

des relations de discours nécessite une réflexion tant sur les représentations que l'on peut associer aux relations de discours que sur celles qui expriment la spécificité sémantique de chaque connecteur.

L'orientation de cette recherche est déterminée par ce double enjeu. De manière très synthétique, il est question de concevoir une description qui permette de saisir ce que l'épaisseur sémantique du code apporte aux relations de discours. Par ailleurs, la poursuite de la réflexion sur les moyens de caractériser sémantiquement les connecteurs est indispensable à cette description. Il faut donc se forger des outils qui capturent les contraintes linguistiques de ces marqueurs et qui reflètent différents degrés de généralisation. Concrètement, il faut par exemple pouvoir différencier *du coup* de *donc*, mais aussi cerner ce qui permet de les rassembler dans une même classe, et de distinguer cette classe d'autres groupes de connecteurs.

L'articulation entre les propriétés des connecteurs et l'interprétation des discours est un phénomène extrêmement flexible et délicat. Pour développer des outils d'analyse appropriés, il faut tenir compte de la continuelle mobilité du discours et de son étayage par des normes culturelles et des schémas d'inférence. Cela conduit à une conception de l'interprétation qui met l'accent sur le sens comme *opération* plutôt que comme *contenu*. Elle amène à distinguer au moins deux grandes catégories d'opérations, celles qui ajoutent de l'information dans un contexte et celles qui conduisent à le réexaminer. Cette distinction correspond assez naturellement à la partition entre certaines familles de connecteurs, notamment, celle des connecteurs de conséquence ou de justification d'une part et celle des connecteurs de reformulation d'autre part. L'alliance entre lexique et discours trouve, dans cette démarche fondée sur les opérations, une assise concrète. Ces deux catégories d'opération seront analysées dans les chapitres centraux (chap. 2 et chap. 3) de cette étude.

Chapitre I

*Les relations de discours et les connecteurs : un aperçu des différentes approches*¹⁹

1.1. Les relations de discours et les approches conceptuelle, fonctionnelle et lexicale

Les rapports entre le sens des relations de discours et les connecteurs pragmatiques sont conçus de manière très différente, selon la caractérisation des relations de discours. On peut dire, en schématisant, que les travaux en analyse du discours abordent cette question selon trois points de vue, que l'on qualifiera de *conceptuel*, de *fonctionnel* et de *lexical*. Le point de vue conceptuel définit les relations de discours en se fondant essentiellement sur l'interprétation du concept qui supporte la relation entre les énoncés et considère les marqueurs comme des vecteurs explicites de ces concepts.²⁰ Le point de vue fonctionnel se base sur les relations de dépendance entre unités de discours pour leur assigner une fonction qui spécifie la relation. Le point de vue lexical aborde la question des relations de discours par le biais des marques lexicales qui sont susceptibles de les signaler. C'est l'étude du fonctionnement sémantico-pragmatique des connecteurs qui conduit à la question du sens des relations de discours. Le type de

¹⁹ Ce chapitre a fait l'objet d'un article dans (Rossari 1999). Un certain nombre de modifications ont été apportées, notamment dans la section 1.2.

²⁰ Différentes orientations de ce point de vue sont présentées dans (Bateman et Rondhuis 1997) que nous reprenons ci-dessous.

rapport qui est posé entre les connecteurs et les relations du discours n'est donc pas du même ordre dans ces différentes approches.

Le point de vue conceptuel considère que le sens des relations de discours peut être appréhendé indépendamment des marques qui sont susceptibles de les qualifier. Les faits interprétatifs sur lesquels se fondent les distinctions entre les différents concepts qui supportent les relations de discours ont trait à quatre types de critères. Des critères d'ordre ontologique chez (Lascarides et Asher 1991). Les relations sont définies en fonction des rapports logiques et temporels qui subsistent entre les événements évoqués dans les énoncés. La théorie de la structure du discours (Rhetorical Structure Theory –RST–) est fondée sur des critères d'ordre communicatif chez (Mann et Thompson 1988). La nature des relations dépend de l'intention communicative du locuteur ou du décodage de l'intention du locuteur par le destinataire. Des critères d'ordre strictement cognitif sont exploités par (Sanders, Spooren et Noordmann 1992, 1993). Ils se basent sur l'expérimentation psycholinguistique pour dégager des primitives cognitives sur lesquelles sont construites les relations de cohérence. Ces primitives sont au nombre de quatre. Elles correspondent 1) au type logique de la relation (causal ou additif), 2) à la source qui permet de reconnaître la relation (sémantique ou pragmatique), 3) au sens dans lequel s'établit la relation s'il s'agit d'une relation basée sur une primitive causale (ordre de base quand la cause précède la conséquence ou ordre inversé quand la conséquence précède la cause) et 4) à la polarité de la relation quand il s'agit d'une relation causale (positive si la relation exploite un lien implicatif, négative si la relation refuse le lien implicatif).

Dans ce type d'approche, les connecteurs pragmatiques sont conçus comme des traces qui manifestent l'existence de ces relations. Leur sens est appréhendé comme un calque du sens de ces relations. Ces dernières sont en nombre limité et les connecteurs en sont les « révélateurs ».

« It is unanimously (and often implicitly) accepted in the literature that connectives can be viewed as the explicit markers of coherence relations. » (Oversteegen 1997 : 53).

Une telle conception a deux conséquences sur le rapport entre connecteurs et relations de discours.

Premièrement, elle suppose que le sens que les connecteurs donnent aux relations de discours n'est autre que celui des relations de discours, qui, lui, est perceptible indépendamment d'une analyse linguistique des marques lexicales qui le manifestent. Les connecteurs sont des traces empiriques des relations conceptuelles perçues cognitivement. Cela veut dire que, quand il y a une possibilité de correspondance entre la relation marquée et non marquée, la relation marquée est un doublet de la relation non marquée, la différence se situant au niveau de son statut explicite ou non. Les discours (1) et (2) doivent donc être considérés comme véhiculant le même type de relations de discours.²¹

- (1) *Max était fatigué, donc il est rentré tôt*
 (2) *Max était fatigué, il est rentré tôt*

Deuxièmement, elle ne dit rien sur les relations de discours qui ne peuvent être exprimées que par un connecteur. Par exemple dans la séquence (3), l'ajout d'un connecteur comme *de toute façon* modifie fondamentalement la relation.

- (3) *Max a oublié de se rendre à la réunion. Le comité a décidé d'ajourner cette réunion*
 (3') *Max a oublié de se rendre à la réunion. De toute façon le comité a décidé d'ajourner cette réunion*

Les modèles qui se servent de critères fonctionnels, comme chez (Roulet *et al.* 1985), ont la particularité de rendre partiellement autonome la caractérisation de la relation de discours d'un quelconque marquage lexical : elle se fonde sur la relation de dépendance qu'une unité de discours exerce par rapport à une autre. Cette relation de dépendance se reconnaît par le critère de « supprimabilité » : l'élément dépendant peut être supprimé, en revanche celui dont il dépend ne peut l'être sans endommager la compréhension générale du discours. Le connecteur, lui, spécifie la fonction de l'entité dépendante ou autonome : il peut s'agir d'un argument ou d'un contre-argument s'il s'agit d'une entité dépendante ou d'une conclusion ou reformulation s'il s'agit d'une entité autonome.

21 Cela n'exclut pas que (2) puisse avoir d'autres lectures, non disponibles avec (1), comme la lecture où le deuxième énoncé sert de justification au premier, lecture qui pourrait être explicitée par *puisque* : *Max était fatigué, puisqu'il est rentré tôt.*

Le point de vue lexical considère les connecteurs comme la loupe par laquelle il va être possible d'avoir accès au sens des relations de discours. A partir de cette optique, on peut envisager deux options sur le sens des relations de discours : une option forte et une option faible.

Selon l'option forte, le sens des connecteurs donne des indications sur le sens des relations de discours en général. Cela veut dire que le sens d'une relation de discours sans connecteur est déductible du sens que la relation aurait si elle avait été marquée par un connecteur déterminé. Selon l'option faible, le sens des connecteurs donne des indications uniquement sur le sens des relations de discours avec connecteurs. Cette option ne dit donc rien sur les relations de discours sans connecteurs.

D'un côté, la première option conserve l'idée selon laquelle les relations de discours avec connecteurs sont des doublets de celles sans connecteurs, dans un contexte tel que celui évoqué par les discours (1) et (2). Elle soutient que la langue manifeste, par la variété des marques qui sont à la disposition des locuteurs, la diversité effective des relations de discours que les sujets peuvent construire et décoder. Ces marques constituent donc une base empirique pour accéder à une typologie des relations de discours (cf. Knott et Sanders 1998). D'un autre côté, elle est compatible avec l'idée selon laquelle il peut exister des relations de discours qui ne se manifestent que par l'emploi de certains connecteurs.

La seconde option se préserve de l'ensemble des conséquences théoriques relatives au point de vue conceptuel. Si elle dit quelque chose sur les relations de discours sans connecteur, elle ne le dit que de manière négative, en mettant en relief les propriétés uniquement induites par les connecteurs.

La méthodologie est par contre semblable dans la version forte et faible de cette optique. Dans les deux cas, il s'agit d'une méthodologie structurale : ce sont les possibilités de substitution des connecteurs qui déterminent le sens des relations. Dans l'option forte représentée par (Knott 1996), ces possibilités de substitution déterminent des rapports de subsomption : une relation signifiée par un marqueur en subsume une autre si le marqueur de cette dernière relation peut remplacer le marqueur de la première dans tous ses emplois en maintenant la même interprétation. Cela est possible si le marqueur substituant est caractérisé par moins de

traits que le marqueur substitué. L'option faible, représentée dans (Rossari 1994, Rossari et Jayez 1996, 1997, 2000), se sert des contraintes que les connecteurs exercent sur les suites linguistiques qui leur sont adjacentes, pour déterminer la nature de la relation de discours qu'ils instaurent. Ces contraintes sont observées sur la base des possibilités de substitution de connecteurs très proches sémantiquement. Les connecteurs sont regroupés en fonction d'une relation conceptuelle qu'ils sont tous censés pouvoir exprimer. Cette relation n'est pas supposée être un calque de la relation cognitive ou fonctionnelle que l'on peut percevoir sans connecteur. Tout en partageant un noyau conceptuel, chaque connecteur est vecteur de contraintes particulières qui sont la trace du formatage des objets sémantiques reliés et de variations relatives à ce noyau.

Le point de vue que nous adoptons pour cette étude est conforme au point de vue lexical dans sa version faible. Deux faits empiriques motivent ce choix. (i) Le constat de la non-équivalence systématique entre des relations non marquées et des relations marquées avec des connecteurs censés expliciter le concept exploité dans la relation non marquée. (ii) L'existence de relations marquées par un connecteur, qui ne correspondent à aucune des primitives cognitives envisagées dans les approches conceptuelles pour déterminer les différents types de relations de cohérence.

(i) Nous avons vu dans l'avant-propos que certains discours se révèlent être mal formés avec un connecteur censé expliciter la relation de discours non marquée. Nous allons poursuivre l'analyse des divergences entre relations marquées et non marquées sur la base des trois discours qui suivent.

- (3) *Max a oublié de se rendre à la réunion. Le comité a décidé d'ajourner cette réunion*
- (4) *Ferme la fenêtre ! Il fera moins froid*
- (5) *Je n'ai pas lu les journaux. Est-ce que la SNCF est encore en grève ?*

Dans ces trois discours, composés de deux énoncés (X et Y), on peut envisager, selon un point de vue conceptuel ou fonctionnel, différents types de relations de discours.

Si l'on retient les critères cognitifs de (Sanders, Spooren et Noordmann 1992), la relation se base dans les trois cas sur une

notion primitive de cause qui se manifeste au niveau sémantique en (3) et (4), et au niveau pragmatique en (5). En (3) et (4) la relation causale concerne les contenus propositionnels et en (5) elle concerne les actes, (l'assertion de *p* est la cause de la question *q*). Si l'on choisit les critères ontologiques de (Lascarides et Asher 1991), on dira que c'est une relation de type « résultat » qui lie les deux événements sous-jacents aux énoncés (3) et (4), du moment où il y a précedence temporelle et relation causale, et que c'est une relation de « background » pour (5), motivée par la superposition temporelle des deux événements (la non lecture des journaux et la grève de la SNCF peuvent être interprétés comme des événements concomitants). Si l'on retient enfin les critères communicatifs de (Mann et Thompson 1987), on dira que c'est une relation de justification qui unit les deux énoncés en (3) et (5), et une relation de « résultat souhaité » (= volitional result) en (4). En (3) et (5) le premier énoncé sert d'argument pour convaincre le destinataire de croire respectivement à la vérité de l'état de choses évoqué en Y et au bien fondé de l'acte illocutoire exécuté en Y. Enfin, si l'on retient les critères fonctionnels de (Roulet *et al.* 1985), on a dans les trois cas une relation de dépendance entre un constituant subordonné à fonction d'argument (X) et un constituant principal qui sert de conclusion (Y) : le premier pouvant être supprimé au bénéfice du second.

Selon les critères adoptés, ce ne sont pas les mêmes discours qui sont rapprochés. Les approches basées sur des critères cognitifs et ontologiques associent (3) et (4), celles basées sur les critères communicatifs associent (3) et (5). Toutefois, il est difficile de dégager des propriétés stables, indépendantes des critères utilisés, légitimant le fait que le même type de relation qualifie le discours (3) et (4) ou (3) et (5). Par exemple, les indices linguistiques, qui, dans le cadre de ces approches, servent de « tests » pour vérifier l'appropriété de la relation envisagée ne permettent pas de légitimer le fait de rassembler certains discours plutôt que d'autres. En effet, les mêmes discours avec connecteur n'ont plus les mêmes propriétés. Si en (3) on peut envisager un connecteur permettant d'explicitier la relation qui est qualifiée selon les approches de « résultat », « cause », « justification » ou « argument », aucun connecteur ne semble approprié pour explicitier les relations de même type qui sont proposées pour qualifier les discours (4) et

(5). En général, le connecteur prototypique utilisé pour signifier chacune de ces relations est *donc*.

(3a) *Max a oublié de se rendre à la réunion. Donc le comité a décidé d'ajourner cette réunion*

(4a) *Ferme la fenêtre !²² Donc il fera moins froid*

(5a) *Je n'ai pas lu les journaux.²² Donc est-ce que la SNCF est encore en grève ?*

Pourtant ce sont des relations de même type qui sont utilisées pour qualifier les discours (4) et (5).

(ii) Il existe des relations qui ne sont exprimables que par l'usage d'un connecteur. Dans la séquence (3), les différents types de relations de discours envisagés supposent toutes un lien causal entre les deux états de choses désignés dans les énoncés X et Y. Que ce soit la relation « argument » de Roulet, « résultat » de Lascarides et Asher ou « justification » de Mann et Thompson, dans tous les cas, cette relation repose sur une interprétation où les états de choses associés aux énoncés X et Y sont vus comme reliés causalement. Si le fait que Max a oublié la réunion n'est pas compris comme la cause du fait que le comité a décidé d'ajourner la réunion, aucune de ces relations ne peut être envisagée.²² Toutefois, l'interprétation causale n'est pas obligatoire. Quand cette interprétation n'est pas activée, ce sont des relations d'un autre type qui sont envisageables. En fonction des différents critères utilisés dans les approches citées (ontologiques cognitifs, communicatifs, fonctionnels), on pourrait parler respectivement d'une relation narrative, d'une relation additive, d'une relation dite « assemblage » (= *joint*) qui doit correspondre plus ou moins à la relation additive ou d'une relation d'indépendance hiérarchique. L'indice linguistique généralement évoqué pour explicitier ce type de relation est la conjonction *et*. A la différence de *donc*, cette conjonction maintient l'ambiguïté entre les deux interprétations (causale et non causale).

(3b) *Max a oublié de se rendre à la réunion et le comité a décidé d'ajourner cette réunion*

22 Cette observation ne vaut que pour l'exemple analysé. Elle ne veut pas dire qu'une relation causale entre états de choses est nécessaire pour que chacune de ces relations puisse se manifester.

On ne peut, de ce fait, pas dire que la conjonction sert à expliciter la relation. Tout au plus elle est compatible avec une interprétation non causale.

En dehors des relations induites par ces deux interprétations, aucune autre relation ne semble pouvoir être envisagée entre ces deux énoncés. Pourtant, on peut insérer dans ce discours un connecteur qui impose une autre interprétation que la causale ou l'additive (à entendre au sens de non causale). L'insertion du connecteur *de toute façon* induit une relation ne correspondant à aucune de celles qui ont été évoquées jusqu'à présent.

(3c) *Max a oublié de se rendre à la réunion. De toute façon le comité a décidé d'ajourner cette réunion*

A la différence des connecteurs marquant diverses formes d'opposition fondées sur une primitive causale comme *pourtant*, *mais*, *cependant*, la relation imposée par *de toute façon*, ne se fonde pas sur une primitive causale : elle explicite le caractère non causal du lien entre les deux états de choses. Intuitivement, cela correspond à une lecture selon laquelle les états de choses *x* et *y* doivent être considérés comme indépendants l'un de l'autre, *bien qu'il soit possible d'envisager une relation causale entre eux*. En dehors d'un marquage lexical, ce type d'interprétation reste tout à fait inaccessible. Il s'agit donc d'une relation qui ne peut se manifester que par le biais d'un connecteur. La suppression du connecteur modifie donc substantiellement la relation de discours : la lecture additive accessible sans connecteur, ne signifie pas qu'il faut y voir une relation causale pour mieux la défaire. Elle se fonde uniquement sur une interprétation non causale du lien.

Les propriétés des discours avec connecteurs ne sont donc pas réductibles aux propriétés des discours sans connecteur. Lorsqu'il existe un connecteur approprié pour expliciter une relation accessible sans marqueur, comme dans le cas des relations dites de résultat, de justification, d'argument ou encore de cause pragmatique ou sémantique, les contraintes dont le connecteur est vecteur en tant que marqueur lexical bloquent son emploi dans certaines configurations, qui sont pourtant compatibles avec ces différentes interprétations. En plus d'être vecteur de contraintes qui limitent leurs possibilités d'emploi dans les configurations adéquates avec le type de relation qu'ils sont censés expliciter, les connecteurs

sont également vecteurs de relations qui ne peuvent se manifester indépendamment de leur emploi. Ces deux faits motivent l'approche préconisée ici pour étudier les relations de discours.

Le choix de cette approche ne remet pas pour autant en cause la légitimité d'une approche non lexicale. Les faits qui la motivent (la non-équivalence entre relations de discours avec et sans connecteurs) excluent de pouvoir considérer que le seul accès possible aux relations de discours est l'accès lexical. Ils signifient uniquement qu'il faut considérer différemment les relations de discours marquées et non marquées.

1.2. Les connecteurs et le type d'approche requis par l'analyse

Pour être en mesure de saisir les incidences des connecteurs sur les relations de discours, il faut adopter une optique analytique particulière. En gros, il faut que l'analyse permette de déterminer ce qui régit l'appropriété ou l'inappropriété d'un connecteur donné dans un contexte linguistique. Ce but entraîne un certain nombre de choix qui caractérisent l'optique analytique adoptée. Ils concernent le type de données, le regard qui y est porté et la nature des manipulations qui sont faites sur ces données.

Les données sont pour la majeure partie constituées de séquences d'énoncés conçus comme représentant la norme du français écrit et correspondent essentiellement à des exemples construits. Ces exemples doivent coïncider avec des configurations où il y a une correspondance directe entre les énoncés *X* et *Y* qui entourent le connecteur et les objets sémantiques abstraits concernés par la relation. Seul ce type de configuration assure la possibilité d'identifier les paramètres responsables de l'emploi approprié vs. inapproprié du connecteur.

Le regard posé sur ces exemples est nécessairement normatif. Pour pouvoir déterminer ce qui constitue un emploi approprié ou inapproprié d'un connecteur, on doit faire appel à des jugements d'acceptabilité permettant d'évaluer les séquences testées. La complexité de ces jugements lorsqu'ils concernent des phénomènes sémantico-pragmatiques fait qu'ils seront toujours relatifs : telle séquence sera considérée comme plus naturelle par rapport à telle autre dans une situation déterminée. L'occurrence d'un em-

ploi effectif dans un discours oral ne pourra constituer un contre-exemple à un emploi considéré comme « inacceptable ». D'une part, parce que les jugements basés sur un regard normatif n'ont plus le même sens lorsqu'il s'agit d'emplois dans des discours oraux et d'autre part, parce qu'une occurrence orale ne signifie rien sur la stabilité de l'emploi : il peut parfaitement s'agir d'une scorie, d'un idiolecte particulier, cas qui sont non pertinents pour la finalité de notre démarche.

Les manipulations qui permettent de faire ressortir les facteurs responsables de l'(in)acceptabilité d'un connecteur sont essentiellement de trois ordres. Soit on fait varier le contexte linguistique gauche et droit, soit on compare la version avec et sans connecteur, soit encore on fait varier le connecteur même à condition de lui substituer des connecteurs très proches sémantiquement.²³

Une analyse basée sur ces principes n'a bien entendu aucune prétention à l'exhaustivité en ce qui concerne la caractérisation du sens des connecteurs. Elle ne cherche pas à associer au connecteur un type particulier de signification, comme on l'a dit dans l'avant-propos. Cela a pour conséquence de laisser de côté un certain nombre de questions qui sont habituellement suscitées par la description du sens des connecteurs. Trois problèmes en tout cas n'ont pas lieu d'être abordés :

- la question du noyau sémantique qu'il faut ou non attribuer à un connecteur ;
- la question du nombre d'emplois et de leur relation éventuelle avec le noyau sémantique (si on admet qu'un tel noyau existe) ;
- la question des relations entre les différents emplois indépendamment de l'existence d'un noyau de sens commun.

La mise à l'écart de ces questions implique que l'on travaille sur un emploi particulier du connecteur. Si l'on prend l'exemple de *donc*, trois emplois sont en général distingués (cf. Culioli 1990) : l'emploi de reprise, l'emploi exclamatif et l'emploi dit argumentatif, consécutif ou déductif selon les optiques. Nos observations sur ce connecteur porteront sur ce dernier emploi étant

23 Le problème délicat relatif à la manière dont une classe sémantico-pragmatique de connecteurs est constituée est laissé de côté pour l'instant. Nous mentionnons simplement que les différents membres d'une classe partagent une caractéristique commune. Dans (Jayez et Rossari 1999a) cette caractéristique se fonde sur le type d'inférence que les différents connecteurs mobilisent.

donné que c'est d'une part, celui qui permet de l'apparenter à la classe des connecteurs de conséquence, et de légitimer ainsi une comparaison avec les autres membres de la classe (*alors, de ce fait, du coup...*) et d'autre part, celui où les contraintes exercées sur les suites linguistiques gauches et droites sont les plus perceptibles, la présence de la suite gauche dans les deux autres emplois étant beaucoup moins fréquente.

Ce type de point de vue tranche avec ceux qui sont en général adoptés dans l'analyse des connecteurs. La plupart des approches mettent au cœur de leurs préoccupations la caractérisation du type de contribution sémantique qui peut être associée aux connecteurs étant donné le caractère particulièrement retors de celle-ci. On constate en effet que les connecteurs sont associés à toutes sortes de significations. Des approches minimalistes, qui cantonnent leur signification à celle de leur contrepartie logique (cf. de Cornulier 1985), aux approches maximalistes qui associent leur signification à un noyau sémantique comprenant des indications argumentatives (cf. Ducrot *et al.* 1980), énonciatives (cf. Culioli 1990) s'ajoutent encore les approches qui conçoivent leur signification comme purement procédurale (cf. Blakemore 1987, Sperber et Wilson 1989, Wilson et Sperber 1993) ou comme performative (cf. Rieber 1997). Comme mentionné dans l'avant-propos, le type de signification associée aux connecteurs dans ce dernier article a la particularité de conjuguer plusieurs des aspects que l'une ou l'autre de ces approches retient comme pertinents. L'auteur caractérise la signification des connecteurs en terme d'*implicature conventionnelle de nature performative*. Cela lui permet de conjuguer la nature procédurale, conceptuelle, conventionnelle et non vériconditionnelle au sens strict de tels marqueurs.²⁴

Vis-à-vis de ces approches, on peut dire que celle que présentée ici reste à la marge de ces questions, car elle est ancrée dans une conception beaucoup plus empiriste. Il ne s'agit pas de construire une théorie sémantico-pragmatique permettant de rendre compte du sens des connecteurs, ni d'en rendre compte dans le

24 On a vu que la contribution sémantique d'un connecteur comme *but*, par exemple, est explicitée par la paraphrase *I suggest that this contrast*. La forme verbale *I suggest* rend compte de la nature performative conventionnelle et non vériconditionnelle de la signification du marqueur et l'explicitation du type de relation (en ce qui concerne *but* l'allusion au contraste) rend compte de la nature « conceptuelle » de cette signification.

cadre d'une théorie existante, mais de construire des outils qui permettent de saisir les répercussions que les connecteurs ont sur les relations de discours en se basant exclusivement sur les contraintes qu'ils exercent sur les suites linguistiques qui leur sont adjacentes.

1.3. Examen de quelques dissonances entre les relations marquées et non marquées

L'acceptabilité des discours avec connecteurs dépend de l'interaction de plusieurs facteurs. Les trois discours pris comme exemples pour manifester la non-équivalence des relations avec et sans connecteurs font ressortir quelques aspects des configurations linguistiques sur lesquels les connecteurs peuvent avoir une incidence.²⁵

(3) *Max a oublié de se rendre à la réunion. Le comité a décidé d'ajourner cette réunion*

(4) *Ferme la fenêtre ! Il fera moins froid*

(5) *Je n'ai pas lu les journaux. Est-ce que la SNCF est encore en grève ?*

(3a) *Max a oublié de se rendre à la réunion. Donc le comité a décidé d'ajourner cette réunion*

(4a) *Ferme la fenêtre !^{??} Donc il fera moins froid*

(5a) *Je n'ai pas lu les journaux.^{??} Donc est-ce que la SNCF est encore en grève ?*

Le facteur le plus évident que ces exemples mettent en relief est la sensibilité du connecteur au type d'acte illocutoire. Les deux emplois qui font problème sont ceux où les actes des suites X et Y ne sont pas des assertions : en (4a) X est un impératif et en (5a) Y est une question. Pourtant on ne peut pas en déduire que *donc* est

²⁵ Nos analyses sont basées sur l'incidence de *donc* dans des configurations linguistiques où la relation de cohérence est compatible avec une primitive causale, mais la plupart des observations sont généralisables aux quasi-synonymes de *donc*, notamment à *alors*, *de ce fait* et *du coup*, dont les propriétés particulières seront étudiées à la section 4.1 du chapitre 4. Nous utilisons *donc* en tant que cas « exemplaire » pour mettre en évidence les dissimilitudes entre relations marquées et non marquées. Il faut spécifier en outre que la position syntaxique du connecteur peut modifier les jugements d'acceptabilité. Nos jugements ne valent donc que pour la position dans laquelle le connecteur est inséré.

allergique aux actes qui ne sont pas des assertions que ce soit à sa gauche ou à sa droite.

(6) *Essaie d'arriver à l'heure ! Donc prends l'autoroute !*

(7) *La voiture ne démarre pas. Donc appelle un taxi !*

(8) *Cet examen était particulièrement facile. Donc qui a bien pu le rater ?*

(9) *Je n'ai pas reçu de courrier depuis trois jours. Donc est-ce que les postes seraient encore en grève ?*

Dans tous ces discours l'emploi de *donc* est meilleur que dans les exemples (4a) et (5a). Il est possible d'employer *donc* avec un impératif avant ou après et avec une question après. Le seul cas qui semble être systématiquement exclu est celui où la question précède le connecteur.

(10) *Qui a bien pu rater cet examen ?^{??} Donc il était particulièrement facile*

L'impossibilité d'avoir une telle suite montre que le caractère orienté de la question ne lui enlève pas son statut de question. On peut dire que *donc* reconnaît la suite X ou Y en tant que question même si son emploi est meilleur avec les questions rhétoriques à droite cf. (8) vs. (8a).

(8a) *Cet examen était particulièrement facile.^{??} Donc qui l'a réussi ?*

Ce n'est donc pas le caractère d'assertion « déguisée » propre aux questions rhétoriques qui fait qu'elles sont combinables avec *donc* à droite, sinon cette caractéristique devrait aussi jouer un rôle quand la question est à gauche. Ce n'est pas non plus la direction de la relation causale (inversée en 10) qui est en jeu. Certes, en (8 et 10) la question est vecteur de l'effet et l'assertion est vecteur de la cause : la facilité de l'examen « cause » la réussite que l'orientation de la question sous-entend. Mais *donc* est parfaitement compatible avec une causalité inversée entre les états de choses dénotés par les propositions des énoncés X et Y. En témoigne la possibilité d'avoir *donc* dans le discours suivant :

(8b) *Personne n'a raté cet examen. Donc il était particulièrement facile*

En revanche, quand il y a un rapport de contenu entre l'assertion et la question qui suit, l'emploi de *donc* n'est pas problématique.

Dans un discours comme (9), qui est une reprise du discours B de l'avant-propos, on a vu qu'un lien causal est possible entre le fait que le locuteur n'a pas reçu de courrier et le fait que les postes puissent être en grève.

Les facteurs qui ont une incidence sur l'emploi de *donc* lorsqu'il est combiné avec un impératif semblent tout aussi complexes. Il n'est même pas possible d'isoler un cas où *donc* est systématiquement exclu. Si *donc* est toujours inapproprié avec une question à gauche, ce n'est pas le cas avec un impératif comme le montre l'exemple (6). Par contre, s'il est employé avec un impératif à gauche, il semble qu'il ne peut être suivi d'une assertion, cf. (4a) et (6a).

(6a) *Essaie de venir le plus vite possible !^{??} Donc il faudra prendre la voiture*

On ne peut pas pour autant restreindre les possibilités combinatoires de *donc* à des problèmes d'homogénéité illocutoire : tant les suites assertions – impératifs cf. (7) que les suites assertions – questions sont possibles cf. (8 et 9). De plus il ne suffit pas que les suites soient homogènes lorsqu'il s'agit d'impératifs pour que l'emploi de *donc* soit approprié.

(6b) *Viens avant dix heures !^{??} Donc prends la voiture !*

Les incidences que l'emploi de *donc* a sur l'acceptabilité des énoncés ne se manifestent pas seulement avec des actes qui ne sont pas des assertions. Combiné avec deux assertions, *donc* n'accepte pas n'importe quelle suite admettant une interprétation causale entre les états de choses dénotés par les propositions.

(8c) *Personne n'a raté cet examen.^{??} Donc il était particulièrement facile paraît-il*

L'insertion de *paraît-il* dans l'énoncé qui suit le connecteur et qui est vecteur de la cause semble incompatible avec *donc*. En revanche dans l'énoncé qui précède *donc* ainsi que dans celui qui le suit quand ce dernier est vecteur de l'effet, l'emploi de *paraît-il* ne pose pas de problèmes.

(8d) *Personne n'a paraît-il raté cet examen. Donc il était particulièrement facile*

(8e) *Cet examen était particulièrement facile. Donc personne ne l'a raté paraît-il*

C'est la coïncidence entre plusieurs facteurs qui détermine l'appropriété de *donc* dans ces exemples, à savoir la combinaison d'une marque modale polyphonique avec un énoncé vecteur de cause situé après *donc*.

Les temps verbaux exercent également une influence sur l'appropriété de *donc* avec les assertions.²⁶

(11a) *La branche cassa. Il tomba donc dans le vide*

(11b) *La branche cassa. ?? Il tombait donc dans le vide*

(11c) *La branche cassa. Il tombait dans le vide*

A nouveau c'est une combinaison de facteurs qui sont à prendre en compte. L'emploi de *donc* n'est pas systématiquement incompatible avec un imparfait.

(12) *Paul vit sa demande rejetée. Il en rédigeait donc une autre*

(13) *Il fut nommé PDG. Il contrôlait donc tout le personnel*

Cela dépend du type aspectuel du verbe. Les accomplissements et les états à l'imparfait sont plus facilement combinables avec *donc* que les verbes d'activité.

Enfin, en plus des facteurs externes à *donc*, la position syntaxique du connecteur même exerce une influence sur l'acceptabilité du discours (cf. note 25). Dans les exemples que l'on vient de mentionner la position médiane (le connecteur est inséré dans l'énoncé) est meilleure que la position initiale. Il y a même des cas où la position initiale donne lieu à des inacceptabilités manifestes.

(14a) *Si Pierre ne peut pas venir avec moi, je partirai donc seule*

(14b) *Si Pierre ne peut pas venir avec moi,^{??} donc je partirai seule*

26 Nous nous référons ici à une étude des contraintes liées à l'interprétation causale de discours en fonction des temps et des connecteurs (cf. Amsili et Rosari 1998).

Là encore l'inappropriété de *donc* n'est pas systématique. Avec certains types de conditionnelles, l'emploi de *donc* peut être envisagé même en tête de l'apodose.

(15) *Si ce n'est ni ton frère, ni ta sœur, donc c'est toi*

En position médiane, la possibilité d'employer *donc* dans une structure conditionnelle n'est pas plus prévisible.

(16) *S'il fait beau, ?? je sortirai donc cet après-midi*

C'est une fois de plus une combinaison de facteurs qui exerce une influence sur la possibilité d'employer *donc* dans l'une ou l'autre des deux positions.

Les facteurs sur lesquels un connecteur peut avoir une incidence sont par conséquent multiples et complexes, dans le sens où ce sont non seulement des aspects différents de la sémantique des énoncés qui sont concernés, mais leur mode de combinaison.

Lorsqu'il s'agit des actes illocutoires, *donc* a des incidences sur la manière dont les actes sont ordonnés (cf. 4a vs. 7), sur l'homogénéité illocutoire des énoncés X et Y (cf. 4a vs. 6), sur le rapport entre le contenu et l'acte illocutoire de X et de Y (cf. 5a vs. 9). Lorsqu'il s'agit de la compatibilité avec certaines marques modales, l'acceptabilité du connecteur varie en fonction du statut causal de l'énoncé dans lequel la marque est intégrée (cf. 8c vs. 8d et 8e). Lorsqu'il s'agit des temps verbaux, c'est leur combinaison avec le type aspectuel des verbes qui exerce une influence sur son emploi (cf. 11b vs. 12 et 13). Enfin, lorsque c'est la position syntaxique du connecteur même qui est en cause, les contraintes sur l'emploi du connecteur varient en fonction du type de structure que forme la suite X – Y. Dans les structures conditionnelles, les contraintes sur la position initiale sont beaucoup plus fortes et, quelle que soit la position, le type de relation qui est posé entre la protase et l'apodose exerce aussi une influence sur le connecteur (cf. 16 vs. 14a et 15).

1.4. Conclusions

L'examen de ces quelques cas de dissonance entre relations marquées et non marquées atteste l'irréductibilité des relations de

discours véhiculées par les connecteurs à des relations de cohérence basées sur des primitives cognitives identifiables indépendamment de la présence d'un connecteur. Le pas suivant sera de voir ce que les contraintes exercées par les connecteurs sur les suites linguistiques signifient par rapport à la relation de discours qu'ils véhiculent. Il s'agira de comprendre la manière dont le connecteur module la relation de discours. Les chapitres qui suivent vont s'atteler à proposer, à partir des contraintes observables, une représentation du lien que le connecteur impose.